
**COMMENT DONNER UNE REALITE A UNE SITUATION FAMILIALE
« SINGULIERE » ?**

« L'ethnographe se réserve le droit de douter a priori des explications toutes faites de l'ordre social.

Il se soucie toujours d'aller voir de plus près la réalité sociale, quitte à aller à l'encontre des visions officielles, à s'opposer aux forces qui imposent le respect et le silence, à celles qui monopolisent le regard du monde »

Beaud S., Weber F., 1997 : 10.

Dans cette première partie, il s'agira de retracer les différentes étapes de l'enquête dites de « terrain » qui nous permettra alors de rendre compte de la réalité, ou plutôt d'une réalité familiale inconnue ou presque. Mais avant de se centrer sur cette démarche ethnographique, précisons d'ores et déjà quelles ont été les motivations de « l'apprentie chercheuse » pour un sujet anthropologique peu évoqué que sont les familles où l'un des parents est une personne transsexuelle.

Essayer de donner une réalité à cette forme familiale, même si elle est rare, est donc la motivation première de cette partie. Comment l'aborder ? Comment mener l'enquête ? Comment se présenter et être reconnue en tant que chercheuse ? Telles seront les pistes réflexives du développement qui suit. Afin de dévoiler une situation sociale, quoi de plus logique d'aller à la rencontre des gens qui la vive ? L'enquête ethnographique est ici la possibilité qui nous est offerte afin de se rapprocher au mieux de notre objectif. Il n'est pas question d'en faire l'éloge mais il est nécessaire de l'explicitier puisque c'est à partir de son déroulement que nous aurons alors la base de toute notre réflexion. Décrire la manière dont la chercheuse s'est engagée sur le terrain est aussi une façon d'éclaircir ses différents questionnements quant à leurs évolutions.

LES CONDITIONS DE L'ENQUETE : «

LES PREMIERS PAS »

L'enquête est un temps, un lieu, une pratique et surtout une expérience de l'altérité (Laplantine, 1996 : 11). Nous verrons alors comment le choix du terrain, son accès et sa légitimité ont été élaborés afin de donner une plausibilité au recueil de *data*.

1. Le choix du terrain : un milieu d'interconnaissance

La question de départ qui a mené tout le déroulement de l'enquête était simple : comment s'organisent les relations familiales lorsque le père ou la mère s'engage, ou s'est engagé, dans un parcours de transsexualisation ? A partir de là, il s'agissait alors de « trouver » des personnes correspondant à cette configuration familiale.

Pour se faire, nous devons, dans un premier temps, investir les différents milieux dans lesquels nous pourrions éventuellement rencontrer ces personnes.

La France offre alors deux voies : les associations et les équipes officielles. Les premières visent à aider les personnes transgenres à être acceptées socialement, les secondes étant nécessaires pour les constituer physiquement et civilement. En effet, la procédure de transsexualisation en France implique la médecine. Cette deuxième possibilité peut alors être une entrée pertinente pour le chercheur qui s'intéresse à la procédure de constitution des personnes transgenres. Nous pensons ici à une recherche menée par Laurence Hérault (Hérault, 2006). L'anthropologue travaille au sein d'une des équipes françaises afin d'explicitier les questions suivantes : qu'est-ce qu'un transsexuel ? Qu'est-ce qu'un parcours ? La première interrogation renvoie alors à la manière de se dire, à la présentation et à la définition de soi ; la seconde permet d'interroger la construction typique d'une expérience.

Certes, cette entrée nous a paru attractive par la possibilité d'avoir un lieu précis et circonscrit qui faciliterait alors les observations et le contact avec les personnes transsexuelles. Mais nous ne voulions pas être confrontés à un discours trop réfléchi et dirigé par le seul but de franchir les étapes de la transition, nous aurions pu alors prendre une position faussée face à ses personnes et être pris pour quelqu'un que l'on n'est pas. En effet, les personnes viennent là car elles sont en demande de transformation et leurs discours est en définitive calqué sur ce que

veulent entendre les spécialistes. De plus, travailler dans un tel lieu nécessite une autorisation, un droit officiel à enquêter puisqu'il s'agit d'un milieu institutionnel. La peur du débutant est alors de se voir refuser l'entrée ou alors d'être manipulé et guidé par la direction de l'établissement. Nous le savons et nous en tenons compte mais nous ne voulions pas avoir une telle difficulté à affronter et le but de notre travail ne correspondait pas tout à fait non plus à cette investigation. Nous cherchions avant tout à nous assurer de notre position de chercheur et être considéré comme tel. Et par-dessus tout, la parole donnée aux personnes était au centre de nos préoccupations. Parler de sa famille alors que la personne est là dans un tout autre but ne permettait pas ce type de terrain institutionnel.

Le terrain que nous allons décrire ici n'est donc pas matérialisé par une infrastructure. En effet, il s'agit plutôt d'un milieu d'interconnaissance. Comme nous l'avons signalé plus haut, il s'agissait de rencontrer des personnes dans leur intimité et quoi de plus intime que d'aller chez eux, dans leur foyer là où justement se construisent les liens familiaux. Il ne suffisait pas de prendre le bottin mondain pour établir un échantillon à la manière de ceux qui étudient le milieu de la haute bourgeoisie² ! Nous n'avions donc pas d'autres choix que de contacter les différentes associations existantes en France en espérant que leurs membres soient prêts à nous accueillir par la suite chez eux. Les associations ont toutes leurs propres façons de penser la transsexualité : pour certaines, ce sera un militantisme exacerbé, pour d'autres, plus nuancé mais dans les deux cas, nous aurions à faire face à un discours bien établi. Il fallait donc préciser que nous ne voulions pas nous positionner et prendre parti avec l'une ou l'autre et que notre souhait était avant tout de discuter avec les personnes sur leur vie et non sur leur positionnement et degré d'engagement au sein de l'association.

2. L'accès aux informations : négocier sa place

Dans un premier temps, il s'agissait de se présenter et d'explicitier notre souhait d'enquête mais nous partions avec un handicap : les associations ne sont pas établies dans des locaux mais fonctionnent grâce à des sites Internet. La présentation de notre recherche consistait alors à être le plus clair possible et surtout à la justifier par notre statut d'étudiant et ce, sous forme d'annonce. Nous avons alors écrit à plusieurs d'entre elles qui sont en lien de près ou de loin avec la transsexualité : entre autres, le CARITIG (Centre d'Aide, de Recherche

² Nous pensons ici aux enquêtes menées par le couple de sociologues, Pinçon M. et Pinçon-Charlot M. sur la grande bourgeoisie.

et d'Information sur la Transsexualité et l'Identité de Genre), l'ASB (Association de Syndrome de Benjamin), l'AAT (Association d'Aide aux Transsexuels) et Sans Contrefaçon.

Les responsables de cette dernière association³, Ode et Justine, nous ont rapidement répondu et nous avons alors convenu d'un rendez-vous dans un lieu public. En effet, nous préférons prendre le temps de discuter du projet de recherche et de mettre en confiance les personnes afin d'éviter tous malentendus quant au sérieux de notre démarche. Là, il fallait alors se présenter soi puisque nous n'avions plus notre écran d'ordinateur pour nous cacher :

« N'oubliez pas ce que signifie « se présenter » : décliner nom et qualité, justifier sa présence, désamorcer les soupçons, offrir une image présentable, supportable pour vous et pour l'autre »

(Goffman, cité par Beaud, Weber, 1997 : 109).

Partant de ces principes, nous devions alors faire « bonne figure » à différents niveaux afin de maximiser les chances d'aboutir à notre objectif. La première impression que nous allions donner à l'association serait déterminante pour la poursuite de notre recherche. A l'heure du rendez-vous, après les présentations de politesse, l'étudiante devait se rendre à l'évidence : il fallait prouver que nous n'étions pas là pour juger ou espionner qui que ce soit. Afin de mettre en confiance les responsables de l'association, le premier geste a été de leur donner un exemplaire de notre travail bibliographique de l'année passée : une preuve de notre position et surtout de notre intérêt et connaissance de la situation transgenre.

La discussion prenait alors un tout autre ton : elles nous testaient en définitive sur la véracité de nos propos. Attitude légitime puisqu'elles prenaient alors la responsabilité de nous envoyer auprès de leurs amis et membres de l'association. Ceci dit, avant même que nous demandions la démarche à suivre pour rencontrer les personnes, elles avaient pris l'initiative d'en contacter. Elles nous offraient ainsi la possibilité de leur écrire et de voir avec elles les arrangements à prendre pour d'éventuelles rencontres. De même, Ode et Justine nous ont permis d'accéder à leur site Internet en nous donnant la permission de passer une annonce afin de laisser le choix aux membres de nous accueillir ou non. Elles prenaient aussi la responsabilité de « filtrer » les messages afin de nous éviter ceux qui dérogeaient au sujet. Cette annonce permettait aussi aux personnes de discuter sur le sujet de notre recherche et nous offrait ainsi de précieux témoignages. Ce premier contact donnait alors une

³ <http://sans.contrefacon.free.fr/>

reconnaissance de la part de l'association et nous servait de « carte de visite » auprès des futurs informateurs. Il nous restait alors à être accepté par ces derniers afin qu'ils nous autorisent à les rencontrer.

Nous n'allions donc pas s'imprégner du terrain à l'exemple des premières enquêtes ethnographiques. « Notre » terrain consistait en effet à intégrer l'association par le biais de son site Internet et à laisser venir les informateurs vers nous. Nous sommes donc bien dans un milieu d'interconnaissance au sens où il est décrit comme désignant « *des personnes [qui] se connaissent mutuellement* », « *une relation interpersonnelle* » supposant ainsi « *l'existence d'interactions personnelles répétées* » (Beau, Weber, 1997 : 40). Il ne s'agissait donc pas d'un terrain mais de plusieurs terrains.

Les personnes préalablement contactées par l'association nous ont très vite répondu favorablement. Les premiers contacts se résumaient alors en une sorte d'interrogatoire quant à notre démarche où il s'agissait de mettre en confiance chaque personne par les mots. Autant dire que nous avons recours à de longues répétitions. Il fallait à la fois se présenter à nouveau, réexpliquer notre démarche et expliciter notre recherche. Ces bases de politesse étant dépassées, nous avons été confrontés à différentes difficultés « pratiques ». Les rencontres effectives ont mis plusieurs semaines avant de se concrétiser. En effet, s'agissant d'une association qui fonctionne principalement à travers « la toile », la géographie de ses membres s'étale à travers tout l'hexagone – et même à l'étranger.

Les déplacements nécessitaient *a fortiori* la possibilité de rester un minimum de temps sur le lieu d'habitation de la personne mais surtout de la disponibilité. Les personnes étaient prêtes à nous héberger chez elles ou nous accueillir le temps d'une journée. Elles ne voyaient aucun inconvénient à nous donner entière satisfaction quant à la possibilité de poursuivre la recherche comme nous l'avions initialement envisagé. Mais pourquoi autant de sympathie vis-à-vis d'une totale inconnue ? Cette curiosité provenant de l'autre n'est pas en soi anodin. Notre venue pouvait être considérée comme un atout pour valoriser leur existence par exemple. Ici, la position que l'on donne au chercheur doit être prise en compte puisque la suite des événements sera souvent fonction des jugements de la part des premiers informateurs.

Nous devons alors négocier aussi notre position en tant que « je ». Laisser de côté le « nous » puisque les premiers pas consistent effectivement à donner de soi, de sa personne en tant qu'étudiante mais avant tout en tant qu'humaine qui a sa propre histoire de vie. Comme toute autre relation interpersonnelle, si l'on veut que la personne en face se livre, se raconte intimement, nous devons aussi nous investir personnellement. Mettre en confiance une

personne, c'est aussi lui montrer que nous sommes comme elle avec nos doutes, nos espoirs, notre vie. Nous voulions en effet un discours assez libre sous forme de récits de vie.

II. PREPARER L'ENQUETE « L'IMMERSION »

Nous voudrions ici présenter les différents outils de l'enquête. Il n'est pas question de faire l'apologie de ces derniers mais de simplement poser les termes de notre matériel de base. Nous expliciterons alors le choix des récits de vie tout en évoquant ensuite les pistes élaborées qui nous ont permis de recueillir les discours de nos informateurs.

1. La parole donnée

Le récit de vie implique donc une demande à une personne de raconter sa vie à un moment donné. C'est bien ce que nous avons l'intention de faire. Cette perspective se situe alors d'emblée dans celle dite *ethnosociologique* qui consiste en effet à « concentrer une étude sur [...] telle ou telle catégorie de situation regroupant l'ensemble de personnes se trouvant dans une situation sociale donnée » (Bertaux, 1997 : 10). Comment peut-on alors projeter ce type de discours ? Le proposer aux informateurs ? Comment lui donner une légitimité ?

L'utilisation des récits de vie comme matériel principal de l'enquête nécessite une réflexion antérieure quant à son exploration. Il ne s'agit pas de demander la totalité d'un parcours de vie à une personne mais de le diriger un minimum afin de recueillir ce qui nous intéresse. Nous devons donc être aussi précis que possible lorsque nous exposons notre recherche. D'où la nécessité aussi d'avoir recours à une question assez large dès le départ. Ceci amènera forcément la personne à réfléchir sur elle-même en réquisitionnant les différents évènements de sa vie, aussi bien dans ses actes que dans ses pensées, afin de répondre au plus près de notre demande. Or, une vie n'est pas linéaire. Elle est construite avec différentes situations, interactions, évènements plus ou moins imprévus. Chacun la reconstruit de façon à ce qu'elle paraisse à celui qui l'écoute assimilable à une trajectoire, à une sorte de ligne droite. Le chercheur est conscient de cette fabrication puisque nous tous y avons recours. Cela reconforte quelque part notre façon d'être, nous rassure par le fait même de donner quelques raisons à telle ou telle situation actuelle. Daniel Bertaux parle ici d'« idéologie biographique » (*ibid.* 1997 : 34), Pierre Bourdieu la nommait quant à lui l'« illusion biographique » (Bourdieu, 1986) et plus récemment, Patricia Mercader reprenait cette expression en

l'apposant aux récits des personnes transsexuelles (Mercader, 1994). Il s'agissait là d'une critique quant à l'utilisation des autobiographies pour analyser les différentes manières de se dire lors des consultations psychiatriques. Or, se dire implique nécessairement le recours à des catégories préexistantes telles que celles définissant les féminités et les masculinités. Nous aurons nous-mêmes nos propres *a priori* sur les aspects physiques des informateurs⁴.

Mais au-delà d'un vocabulaire théorique, il s'agit bien en effet d'une procédure de fabrication apparemment cohérente des expériences d'un individu aussi bien dans les récits écrits qu'oraux. Ayant recours à ces deux formes, nous aurons tout de même majoritairement recours aux premiers avec « nos » informateurs. Quant aux seconds, ils auront vocation à être pris en compte de manière illustrative puisque ce n'est en rien le fruit de notre travail mais simplement une lecture destinés au grand public⁵. Mais quel poids donné alors à l'essentiel de notre recueil de données ?

Les récits de vie auront ici une fonction analytique en ce que leur transcription nous a permis de dévoiler un certain nombre de données quant à notre question de départ. En effet, derrière chaque mise en récit, la personne évoque ses expériences à partir d'un point de départ qui lui paraît logique même si le chercheur ne lui en a pas soumis l'idée. Il est donc intéressant de comprendre pourquoi la personne raccroche sa situation présente à celles précisément qui sont lointaines. Nous pouvons d'ores et déjà penser que les autobiographies seront d'autant plus dirigées à partir de ces événements tandis que les récits oraux, même s'ils sont réfléchis dès la demande du chercheur, seront évoqués de manière beaucoup plus ponctuelle. L'essentiel est de diversifier ces récits pour ensuite les comparer. L'approche comparative nous permettra alors de dégager les différentes « structures diachroniques des événements biographiques » (Bertaux, 1997 : 71).

2. Le guide d'entretien

La présentation de l'objet de recherche consistait en une phrase simple et précise : *les relations entre les parents transsexuels et leurs enfants*. Nous aurions pu utiliser ici le terme vernaculaire de « parentalité » construit sur le modèle de celui de « l'homoparentalité ». Ce terme ne nous a pas paru approprié car il posait d'entrée un état, une catégorisation d'une situation familiale qui nous était inconnue et qui, peut-être n'aurait pas convenue aux principaux intéressés. Nous leur laissons ainsi la possibilité de la définir.

⁴ Cf. *infra* : « Posture de recherche ».

⁵ Entre autres les autobiographies de personnes transsexuelles ou des témoignages recueillis via Internet.

De même, nous utilisons une des ficelles d'Howard Becker quant à la manière de « placer les gens en situation de dire un maximum de choses », notamment des choses auxquelles nous n'aurions pas pensé et pour se faire, ne leur demandez pas « pourquoi » mais « comment » (Becker, 2002 : 105-108). L'objectif fixé était bien en effet d'inciter les personnes à se livrer dans les moindres détails de leurs vies. Les entretiens se présentaient alors en deux parties : le parcours conjugal du couple puis leurs fonctions parentales. Nous avions à l'esprit diverses possibilités quant à la construction de l'unité familiale. Voici les hypothèses que nous prendrions en compte puisqu'elles établiront la suite logique du récit :

- * Soit un couple hétérosexuel marié (ou non) ayant eu des enfants, et suite à la transsexualisation de l'un des deux partenaires, dissolution du mariage obligatoire (cf. jurisprudence⁶), d'où possibilité de vivre en concubinage avec l'enfant ou bien concrétisation du divorce et alors problème de la garde de l'enfant.
- * Soit un couple homosexuel où l'un des deux partenaires entame sa réassignation et l'autre fait une demande d'adoption ou procède aux procréations médicalement assistées ou PMA. Le couple parental devient alors un couple hétérosexuel.
- * Soit un couple homosexuel où le partenaire MTF (Male to Female) a préalablement eu recours à la cryopréservation de ses gamètes mâles avant sa transition.
- * Soit, suite à un divorce, la personne a un enfant en charge et se met en couple avec une personne transsexuelle (qui peut avoir elle aussi un enfant d'une précédente union). Nous aurons ici l'exemple d'une famille recomposée.

Les personnes transsexuelles peuvent en effet avoir des enfants avant ou après leur opérations de réassignation. Dans la première configuration, l'enfant est conçu de manière « naturelle » à savoir par l'union sexuelle d'un homme et d'une femme biologique. Pour les MTF, il existe une possibilité d'avoir des enfants après leurs transitions : la gynécologue belge Petra De Sutter⁷ propose en effet un moyen de procréation qui consiste en une cryopréservation du sperme de la personne avant le début de son traitement hormonal pour l'utiliser ensuite avec sa partenaire femelle grâce à une injection. Elle parle également de

⁶La personne transsexuelle aboutit son parcours par le changement de son état civil. Ce faisant elle est alors du même sexe que son partenaire. En France, le mariage entre deux personnes de même sexe étant interdit, il est donc impossible que le couple puisse continuer à être marié.

⁷ Résultats suite à une enquête intitulée « Le désir d'avoir des enfants et la préservation de la fertilité chez les femmes transsexuelles » : <http://www.caritig.org/recherches/publications/desutter2.html>. Cf. Annexe 2.

transplantations utérines voire de transplantation ou de congélation des ovaires dans un futur proche pour les FTM (Female to Male). Ils pourront aussi avoir recours à l'adoption⁸.

Au-delà de ces différentes éventualités, il s'agit alors de reconstruire le parcours conjugal de l'informatrice tout en le conjuguant avec son parcours de réassignation sexuelle. Nous avons alors abordé les points suivants : la rencontre du couple et sa formation ; le désir d'enfant et sa conception ; la déformation du couple/divorce ; le lieu de résidence et la garde de l'enfant ; l'entente avec l'ex-conjoint en terme de devoirs parentaux.

La deuxième partie de l'entretien se centrera sur les fonctions parentales ou parentalité et plus précisément sur le regard de l'enfant porté sur ses parents (si ce dernier est en âge de communiquer : voir si possibilité de s'entretenir avec lui).

- * La terminologie de la parenté : les termes d'adresse « papa »/ « maman » et de référence « père »/ « mère » utilisés par les parents et par l'enfant.
- * Les activités familiales : les pratiques ludiques et sportives, les jouets, l'organisation des fêtes et anniversaires.
- * La communication avec l'enfant : questions soulevées par ce dernier sur son « transparent » ? La différence sexuée ? La compréhension du changement de sexe ? La présentation de soi : l'explication du changement ? En quels termes ?
- * L'entourage familial : rôle des grands-parents ? Oncles et tantes ?
- * L'entourage social de l'enfant : ses amis/ies, l'école. La perception de ces derniers vis-à-vis des parents ? Injures ? Moqueries ?
- * Le sentiment d'être parents : la construction du rôle de parent ? Sentiment de paternité ? De maternité ? Comment avez-vous eu le sentiment d'être un parent ?
- * Le choix des prénoms de l'enfant : l'histoire des noms ?
- * Le choix des parrains et marraines ?

Cette grille nous permettait alors de centrer le discours de la personne sur ses liens familiaux mais nous supposons également qu'elle allait en expliciter le sens en faisant appel à d'autres événements de sa vie notamment ceux concernant son parcours de transsexualisation.

⁸ En ce qui concerne la situation actuelle en France, voir *infra* : Annexe 3.

La négociation de ces entretiens s'est ensuite faite en plusieurs temps. Avant même d'aller chez les personnes, nous leur précisions quelques détails quant au déroulement de l'entretien. Ses « conditions de réalisation » (Beaud, Weber, 1997 : 193) se résumaient alors en l'enregistrement intégral de la discussion – nous préférons en effet ce terme moins effrayant que celui d'entretien qui peut être assimilé à l'interview du journaliste – d'où la nécessité de le faire dans un endroit calme et la tenue de l'anonymat quant aux personnes et lieux évoqués.

III. L'ENQUETE : « DE SINGULIERES INTERACTIONS »

« [...] chaque entretien approfondi est un évènement qu'il faut analyser pour lui-même : c'est une interaction personnelle où chacun s'engage fortement et c'est aussi une interaction solennelle avec un minimum de mise en scène, de cérémonial [...] »

(Beau, Weber, 1997 : 178).

Nous avons vu l'approche du terrain, voyons maintenant ce qu'il en a été effectivement en présentant d'une part les informateurs et la manière dont nous avons été accueillis et, d'autre part, comment nous avons vécu ces différentes rencontres. Il ne sera plus alors question de se cacher derrière ce « nous » mais se dévoiler personnellement et confronter le « je » Myriam au « je » chercheuse.

1. Présentation des informateurs et informatrices

L'échantillon s'est « construit » en fonction des personnes qui ont bien voulu me rencontrer et il ne recouvre en rien la totalité des situations préalablement définies. Je prétendais sûrement, à ce moment là, à une relative exhaustivité qui ne se prêtait pas au temps imparti au terrain. De même, j'espérais discuter avec les partenaires des personnes voire avec leurs enfants mais il s'est avéré assez compliqué de pouvoir tout effectuer, du moins de le négocier : soit la situation familiale ne le permettait pas, soit je n'avais pas la possibilité de rester assez de temps sur place pour pouvoir le faire. Mes espérances étaient donc loin du but fixé sur le papier ! Je reportais alors ce manque en demandant à chaque personne la possibilité de communiquer via Internet avec leurs proches. Après de multiples relances, je n'ai eu, en fin de compte, qu'une personne qui s'est prêtée au « jeu ».

Les informateurs sont donc « venus » à moi bien plus que je ne les ai choisis. J'ai dû aussi faire face à des refus tout au long de mon enquête. Je vous exposerai ici la première expérience négative extraite de mon journal de terrain, le lecteur pourra alors constater l'enthousiasme de la personne et l'espoir de la chercheuse alors que je ne la reverrai jamais par la suite...

Octobre 2005 : désillusions

La conférence est organisée par l'Association des Parents et futurs parents Gays et Lesbiens [APGL] mais cette année, deux interventions s'intéressent à la « transparentalité ». La première présentée par la gynécologue belge, Petra De Sutter, se penche sur les différentes possibilités offertes aux personnes transsexuelles pour sauvegarder la procréation. Elle propose ainsi :

- la cryopréservation de sperme chez les femmes transsexuelles [MTF] ;
- la pratique de l'insémination par sperme avec donneur chez les partenaires des hommes transsexuels [FTM] ;
- les possibilités et les impossibilités de la cryopréservation du tissu ovarien chez les hommes transsexuels ;
- le recours à la gestation pour autrui [GPA] chez les couples d'hommes.

Suite à cet exposé, une personne du public intervient à propos de son parcours [MTF] en disant avoir pensé à la préservation de son sperme mais aujourd'hui, étant déjà « papa », elle ne regrette pas et assume son homosexualité. Elle s'appelle Maria. Elle a vécu comme un homme et a eu une fille avec son ancienne concubine. Agée aujourd'hui de 14 ans, la fille de Maria, qui vit chez sa mère, a des difficultés relationnelles avec son père. Elles se voient rarement mais Maria en conclut par « Je reste son père malgré ma féminité ». Terrain oblige, je profite de la pause pour faire une tentative d'approche auprès de Maria : « Bonjour. Je suis étudiante en anthropologie et je m'intéresse à la parenté et à la transsexualité. Pourriez-vous m'accorder quelques minutes ? »

Elle ne tique pas. Aller, on se lance !

Nous commençons par parler de son parcours. Maria me dit qu'à l'âge de quatre ans : « il y avait quelque chose qui n'allait pas ».

Elle souligne alors qu'elle ne jouait pas à la poupée mais que quelque chose « clochait ». Elle continue, malgré tout, de vivre « sa vie d'homme » : elle a des relations sexuelles avec des femmes mais n'en est pas satisfaite, elle n'éprouve aucun plaisir.

Elle rencontre la mère de sa fille et se mettent en concubinage. C'est bien plus tard, lors d'une soirée entre lesbiennes qu'elle se rend compte qu'elle se sent bien [ils sont seulement deux garçons, Maria et un copain]. C'est une « révélation » : « il » veut devenir une femme. Maria en discute alors avec sa compagne en lui proposant de vivre comme un couple lesbien tout en continuant d'élever leur fille. Mais la conjointe ne comprend pas et elles décident de se séparer, Maria parle ici de « divorce ».

Depuis, Maria est une femme et vit en compagnie d'une autre femme. Nous enchaînons ensuite la conversation sur la place des « trans » sur la scène publique du fait de la soirée théma diffusée sur ARTE⁹. Je lui avoue alors que lorsque j'énonce mon sujet de recherche auprès de mes ami/ies, les réactions sont quelques peu confuses avec le travestissement. Maria m'explique donc la différence : les transsexuel/les passent obligatoirement par une période de

⁹ ARTE, doc en stock – de quoi je me mêle ! – mardi 25 octobre 2005, 20h40.

travestissement [l'habit ferait-il le moine ?!!!]. Bien évidemment, la tenue vestimentaire et l'hexis corporel sont les premiers éléments empruntés au sexe désiré... Je lui réponds qu'il est quand même bien de diffuser des émissions pour faire connaître la transsexualité afin d'éviter les confusions. Mais Maria me dit que ce sont uniquement des reportages destinés au grand public ». En fait, nous sommes d'accord mais apparemment, Maria n'aime pas ce genre de dévoilement sur le petit écran. Je pense qu'il est tout de même nécessaire (malheureusement) de se pencher sur ces expériences de vie pour intégrer et éviter les jugements hâtifs concernant la transsexualité...

La conférence reprend, je lui propose de fixer un rendez-vous pour discuter plus longuement des relations qu'elle entretient avec sa fille. Maria me tend sa carte de visite pour que je puisse la contacter [nous devrions se voir jeudi].

Jeudi 27 : je téléphone à Maria mais je tombe sur le répondeur... je lui laisse alors un message en lui donnant mes coordonnées. Je repars sur Aix en début d'après-midi. Quelques heures plus tard, au moment du déjeuner, Maria me laisse un SMS pour s'excuser de ne pas avoir pu se voir et me donne son mail en me souhaitant un bon retour. C'est raté pour cette fois, je la verrai en janvier sur Paris. La fin octobre signe le début du périple... des hauts et des bas, les aléas du terrain.

J'ai alors réfléchi sur la cause effective de ce refus. Peut-être n'avais-je pas été assez convaincante ? Pourtant, le lieu était propice aux discussions quant à la parenté et la personne n'a jamais refusé directement un échange – je l'ai relancé plusieurs fois mais à chaque fois Maria était soit occupée soit en vacance. La présentation de ma recherche pouvait d'autant plus paraître utile puisque c'est une réalité dont on ne parle jamais dans les médias ou, si cela est fait, c'est bien souvent pour caricaturer les personnes transsexuelles¹⁰.

J'ai pu réaliser huit entretiens qui sont plus ou moins denses selon le temps passé avec la personne. Mon implication personnelle ayant aussi varié en fonction de la relation de confiance établie avec les différentes personnes. A noter qu'à chaque rencontre, j'apportais un exemplaire de mon travail bibliographique de l'an passé. Il s'est avéré que chaque personne était alors ravie voire étonnée d'une telle initiative.

¹⁰ La visibilité de la transsexualité a longtemps été synonyme de spectacularisation à travers le monde de la nuit. Aujourd'hui, nous assistons heureusement à une toute autre approche comme on a pu le voir avec le documentaire de Stéphane Trichard, « *Nés dans le corps d'un autre* » ou encore le film de Jules Rosskom « *Transparent - The Movie* », et plus récemment, au cinéma, celui de Duncan Tucker, « *Transamerica* ».

- **MARYSE**

J'ai pu rencontrer Maryse par le biais d'une de mes camarades étudiantes. Elle savait ce sur quoi je travaillais et m'avait proposé de prendre contact avec Maryse. Elles s'étaient rencontrées sur le lieu de travail de Maryse. Elle est guide dans un monument historique et habite un petit village non loin de mon domicile. Dès le premier contact téléphonique, elle s'est trouvée enchantée de pouvoir « m'aider » même si elle doutait de ses capacités à raconter.

Maryse est née en 1964 de sexe biologique mâle. Elle vit sa vie d'homme jusqu'en 1998 malgré la reconnaissance et l'attraction du sexe féminin depuis ses quatre ans. Pendant cette période, elle rencontre Annabelle qui deviendra la mère de leur fille, Ode. Durant cinq ans, le foyer familial évolue paisiblement. Vient alors le moment où le corps n'est plus supportable et Maryse décide de parler à sa femme de son projet de réassignation sexuelle. Annabelle veut alors divorcer. Ode vit avec sa mère et voit son père de manière ponctuelle alors « qu'il » devient « elle ». Annabelle décide de ne plus amener sa fille chez son père. Commence alors une douloureuse période pour Maryse. Entre-temps, elle suit sa transition. Elle est désormais une femme à part entière.

La décision de justice confie la garde de Ode à sa mère. Malgré cela, les relations entre Annabelle et Maryse s'arrangent et elles procèdent désormais à une garde alternée.

L'entretien se déroule chez Maryse dans le salon autour d'une tasse de thé. Nous faisons connaissance en parlant de sujets divers et variés tels que l'Education Nationale – sa fille est en retard au niveau scolaire suite à une maladie, elle est actuellement en sixième et suit des cours par correspondance et, chacune à tour de rôle, Maryse et Annabelle éduquent leur fille, cette décision prise par la mère a permis à Maryse de s'occuper plus souvent de Ode. Nous en venons ensuite à discuter des classes spécialisées ; de son appartement qu'elle a acheté six ans auparavant – après son parcours de réassignation sexuelle – et de son bien-être dans ce dernier. Je commence à enregistrer la discussion lorsqu'elle me parle de sa séparation avec Annabelle et, qui coïncide avec le début de sa transition. Elle est alors âgée de 34 ans.

J'étais angoissée par ce premier entretien et je fus quelque peu maladroite en n'osant pas trop insister sur des détails qui ne me paraissaient pas sur le moment très importants. Ce

faisant, Maryse qui, au départ, était un peu gênée par le dictaphone, n'a pas eu de mal à se lancer et même à se confier. Malgré mon apparente frustration et notamment la peur de me tromper quant à la nomination ou le genre grammatical, l'entretien s'est déroulé d'une manière assez limpide et Maryse me proposa une autre rencontre pour que je puisse connaître sa fille. J'avais donc réussi à la mettre en confiance et notre seconde rencontre était plus une visite dominicale qu'un entretien. En effet, deux mois après, je suis donc revenue chez elle car elle m'avait invité pour le déjeuner. L'après midi fut consacré en une balade digestive : j'ai pu alors me rendre compte comment Maryse et sa fille se parlaient. Nous avons ensuite longuement discuté de sa famille alors que sa fille s'afférait à dessiner sur son ordinateur. J'ai donc passé deux journées avec Maryse et il s'est avéré que nous avons lié une certaine sympathie puisqu'elle m'attend les bras ouverts afin de partager d'autres moments.

- **NADIA**

Nadia est l'une des personnes rencontrées par l'intermédiaire de l'association Sans Contrefaçon. Elle a été très vite d'accord pour me rencontrer et nous avons donc convenu d'une entrevue chez elle. Grâce à sa présentation rapide sur son premier mail, je sais qu'elle a 46 ans et qu'elle est en cours de transition MTF (elle l'a débutée il y a deux ans). Elle est actuellement mariée à Marie et ont une petite fille, Anne, âgée de 9 ans. Nadia a deux autres filles d'un premier mariage : Corinne et Sophie ont respectivement 19 et 16 ans et vivent avec leur mère. Marie a également eu une fille d'une première union : Marlène a 22 ans et vit en couple depuis peu. Le foyer familial est donc composé de Nadia, Marie et Anne.

La recherche de son identité féminine s'effectue dès l'enfance. Nadia se marie très jeune (20 ans) avec Chantal à laquelle elle ne dit rien. Elle se cherche. Il faudra attendre la rencontre avec Marie pour que Nadia se lance dans son parcours trans.

Le couple habite un appartement dans le centre d'une grande ville du Sud-Ouest de la France. Nadia m'accueille et me présente sa femme, Marie, en me disant « voici un couple hors-la-loi ». Nous nous trouvons alors dans la cuisine et elles me proposent une tasse de thé. Nadia demande à Marie si elle veut participer à la conversation mais celle-ci refuse car elle doit finir de ranger l'appartement avant qu'Anne et Sophie ne rentrent de vacances. En effet, Anne a passé Noël chez l'ex-femme de Nadia et elle revient le soir même avec Sophie qui n'est pas venue chez son père depuis environ un an. Nadia me propose de s'installer dans son bureau pour être plus tranquille durant l'entretien. Elle est conceptrice de site Internet et travaille chez

elle. Nous sommes ainsi assises côte à côte sur le canapé en buvant une tasse de thé. Avant d'enregistrer, je commence par lui expliquer le travail effectué dans le mémoire de l'an passé tout en le lui remettant et je la rassure sur l'anonymat de cette discussion. Elle me pose la question fatidique : « et comment en êtes-vous arrivée là ? » ; je lui réponds brièvement et elle paraît assez étonnée de cet engouement. Il est 18h15 lorsque nous commençons et 22h00 lorsque nous finissons. Nadia a paru tout de suite à l'aise, elle m'a d'ailleurs dit que le fait d'enregistrer était un bon exercice pour sa voix qui a tendance à dérailler.

L'entretien sera plusieurs fois entrecoupé :

- Marie pour savoir si c'était l'heure pour partir à la gare ;
- L'arrivée d'Anne (1h40 environ après le début de l'entretien). Nous sommes alors allées dans le couloir pour la recevoir. La petite a sauté dans les bras de son père. Elle a ensuite ouvert ses cadeaux de Noël alors que nous étions entrain de prendre l'apéritif. Alex est très dynamique, elle n'a pas perdu une minute pour aller dans sa chambre et déballer ses affaires.
- L'arrivée de Sophie avec des amies. Elles sont toutes venues dans le bureau pour dire bonjour. Elle appelle son père « papa ». Cela faisait un an et demi qu'elles ne s'étaient pas vues. Sarah restera avec nous jusqu'à la fin de l'entretien.

Anne viendra également plusieurs fois pour nous montrer ses jouets et demander les techniques d'affichage avec un marteau à son père. Nadia prend alors le temps de lui dire d'arrêter de venir et lui propose de rester avec nous mais Anne ne veut pas.

Nadia était à l'aise et s'est tout de suite livrée sans aucune réticence. Nous nous sommes revues deux mois plus tard car j'avais oublié de lui demander certaines informations quant à sa relation avec ses parents et son frère. Cette seconde rencontre coïncidait au jour où Nadia venait d'apprendre la date de son opération en Thaïlande. La discussion a donc évolué autour de cet événement. Elle me proposa également de participer à l'élaboration d'un site Internet qu'elle venait de finir portant sur les questions aussi bien juridiques que sociales et médicales quant à la transsexualité.

- **ERIC**

Eric est l'une des personnes contactées par les responsables de l'association Sans Contrefaçon. Il a été d'accord pour me rencontrer le 4 février chez lui, près de Dijon. Je sais grâce à ses mails qu'il est en cours de transition FTM, il est âgé de 35 ans et vit avec Dom. Ils ont décidé de recourir aux nouvelles techniques de reproduction. Ils ont eu leur premier rendez-

vous en Belgique au mois de janvier afin de faire une demande d'insémination artificielle avec donneur. Eric et Dom ne vivent pas encore ensemble mais se voient très régulièrement. Aussi, Dom doit aménager chez Eric dans le courant du mois de février ou mars.

Il me demande avant toute chose comment je suis arrivée à travailler sur le sujet. Je lui explique donc rapidement mon parcours universitaire. Je lui demande à mon tour comment il a connu l'association. Il me répond alors que c'est à l'occasion de l'UEEH¹¹ de l'été dernier (2005) qu'il a appris l'existence de l'association Sans Contrefaçon. Il me parle ensuite des différentes associations telles que le CARITIG à laquelle il a adhéré mais a vite arrêté. Eric me parle aussi de l'ASB et de Tom Reucher¹², le « grand spécialiste des questions trans ». Ils se sont connus aussi à l'UEEH et ont sympathisé rapidement étant donné qu'il y a peu de FTM qui « se montrent ». En effet, Eric pense que les FTM sont moins revendicatifs et militants car il est plus facile pour eux de s'intégrer dans la vie de tous les jours. A l'inverse, les MTF sont beaucoup plus nombreuses et visibles alors qu'il n'est souvent pas évident de cacher des traits physiques caractéristiques du corps masculin (telles que la mâchoire « carrée » ou la grande taille et les épaules larges).

Nous en venons ensuite à parler de son parcours parental et de nombreuses choses encore. Eric travaille en tant que technicien manipulateur dans un laboratoire de physique/chimie à l'université de Dijon et Dom est instructrice d'autodéfense. Elle habite à Lyon et se déplace souvent pour son travail. Nous restons ainsi à bavarder pendant une heure dans le café avant d'aller chez lui. Le village se situe à une trentaine de kilomètres de Dijon, cela nous laisse le temps de poursuivre la discussion. En payant l'addition, le serveur nous lance « Merci Mesdemoiselles ! Au revoir Mesdemoiselles ! ». Je lui demande alors si cela arrive souvent qu'on lui parle au féminin. Il me répond que c'est assez exceptionnel et que lorsque cela arrive, il ne rétorque pas alors que Dom a tendance à prendre sa défense si on le prend pour une femme. De toute manière, il me dit que si tu es sûr de toi, en principe, les gens ne prêtent pas attention et ils te traitent comme un homme. Au contraire, si tu ne te sens pas bien, c'est là où les autres ne vont pas savoir comment te nommer. Il me raconte ainsi une anecdote : il se trouvait seul dans une boulangerie et ne se sentait pas très bien ce jour-là, la boulangère ne savait pas comment l'appeler, « Bonjour Monsieur, Madame ! Bonjour Messieurs, dames ! ». Il préfère encore qu'on lui dise madame vu son âge. Cela arrive en ce moment du fait qu'il est obligé de paraître plus féminin pour les rendez-vous en Belgique : il se laisse donc pousser les cheveux alors qu'habituellement, il est rasé. Il revient alors sur le fait qu'il est peut-être plus

¹¹ Universités d'Eté Euro-méditerranéenne des Homosexualités : <http://www.ueeh.org/>.

¹² Directeur de l'Association du Syndrome de Benjamin : <http://syndromedebenjamin.free.fr/>

facile pour les FtoM de faire sa transition socialement mais pas chirurgicalement (inverse des MTF). Il me dit aussi qu'il y a beaucoup de trans à Dijon mais que personne ne se connaît étant donné qu'il n'y a pas d'association. Seule la Cigale permet de se retrouver une fois par semaine mais c'est une association gay et lesbienne.

Eric me raconte comment s'est passé son premier entretien avec le psychologue. Cela a duré à peine un quart d'heure et, à la fin du rendez-vous, Eric avait sa prescription pour consulter l'endocrinologue. Il se dit avoir eu beaucoup de chance comme il en a eu récemment avec la sécurité sociale pour la prise en charge de sa transition durant six mois alors qu'il ne suit pas une équipe officielle. Suite à son premier rendez-vous, certains du forum de SC n'y ont pas crus. Il me dit alors qu'effectivement, c'était vraiment incroyable, mais qu'en même temps, il savait très bien ce qu'il voulait et qu'il a tout simplement été lui-même sans trop en faire. Il sous-entendait ici que certains trans ne sont pas très sûrs d'eux et qu'il faut plusieurs entretiens avec le psy pour qu'ils puissent poursuivre leur transition. En effet, me dit-il, il existe des personnes qui sont atteints de troubles de la personnalité et ne sont pas du tout en accord avec ce qu'ils disent.

Tout en continuant de discuter de choses banales telles que le paysage et les fluctuations météorologiques, nous arrivons chez lui aux environs de 13h30.

Avant de passer à table, nous prenons l'apéritif dans le salon. Il s'est avéré que nous sommes restés ainsi à prendre l'apéritif jusqu'à 17h00. Durant tout ce temps, nous avons discuté longuement, il aurait fallu que j'enregistre mais la discussion était souvent entrecoupée de rigolades et autres gratouilles à son chien ! A 18h00, nous reprenons en détail ce que nous avons dit durant l'apéritif. L'entretien enregistré se finit aux environs de 23h00.

Cette rencontre avec Eric fut pour le moins euphorique avec Eric. Je restais ainsi chez lui pendant un week-end et nous avons longuement discuté et surtout rigolé. Je l'ai ensuite revu durant les UEEH en juillet 2006 et il était chargé de me « protéger » et prendre soin de moi pendant toute la semaine sur les ordres des responsables de Sans Contrefaçon. Autant dire que ce fut l'occasion de discuter longuement depuis que nous avons fait connaissance. Je pus aussi me rendre compte de l'évolution de son parcours de transsexualisation puisqu'il avait effectué la mammoplastie et l'hystérectomie.

- ALEX

Alex est MTF. Elle est née de sexe masculin en 1969. Elle a fini son parcours (changement d'identité) et habite en Bretagne. Elle est père d'une petite fille âgée de six ans dont elle s'occupe très souvent puisque son ex-femme habite à quelques mètres de chez elle. D'ailleurs, ce n'est pas un hasard si elles sont proches géographiquement puisque elles l'ont fait d'un commun accord afin d'éduquer au mieux leur petite fille, Louisa. Alex est membre de l'association Sans Contrefaçon. C'est par ce biais que j'ai pu établir rapidement un contact. Elle m'a ainsi invité à passer quelques jours chez elle afin de se connaître et de discuter.

Alex est actuellement en formation de comptabilité alors qu'elle a longtemps travaillé dans le social. Son ex-femme est, quant à elle, peintre en bâtiment. Nous avons consacré toute une journée à parler. Ce fut très intensif et émouvant. À trois reprises, Alex se mit à pleurer et moi, dans ma position d'écoute mais aussi d'étudiante, je me suis retrouvée quelque peu déboussolée par les évènements. En effet, je suis là pour « travailler » mais aussi et surtout, je « fais » parler les gens de leur intimité et cela entraîne des montées d'émotions qui sont légitimes mais déroutantes pour la chercheuse débutante. J'arrive, je parle, j'écoute une personne complètement inconnue qui me dévoile en quelques heures toute sa vie avec ses hauts et ses bas. Pas évident de rester de marbre dans de telles situations. L'entretien a duré près de sept heures. Nous avons décidés de tout faire en une journée afin de concentrer les émotions pour ne pas y revenir le lendemain. Ce sera l'entretien le plus abouti.

C'est avec elle que j'ai pu totalement abordé le plus grand nombre de choses. J'ai donc partagé trois jours avec Alex et il y eu une réelle « alchimie » entre nous, comme si on se connaissait depuis toujours. En échange de cette confiance à mon égard, j'ai effectivement donné de ma personne, plus exactement je me suis dévoilée aussi en tant que Myriam. Une rencontre humaine et ô combien chaleureuse que vous pourrez constater par l'ampleur de son histoire dans la prochaine partie.

- **SARAH et AMBRINE**

Sarah et Ambrine m'ont contacté sur le site de SC afin de me rencontrer lors de mon séjour chez Alex puisqu'elles habitent la même ville. Je ne connaissais pas leur histoire sinon qu'elles vivaient ensemble et qu'elles sont toutes les deux MTF. Plus exactement, Sarah a fini depuis près de dix ans son parcours et Ambrine doit être opérée en Thaïlande dans quelques mois. En ce qui concerne leur parenté, elles ont un projet d'avoir des enfants. Nous sommes donc en présence d'un couple lesbien qui aura la possibilité d'avoir recours à l'adoption. Cette situation rentre donc dans le cadre de l'homoparentalité.

L'entretien s'est surtout centré sur leur histoire personnelle, leur rencontre ainsi que sur leur projet de vie. Alex était présente puisque c'est elle qui m'a accompagnée, elle désirait aussi les voir. Il était intéressant d'écouter les propos d'Alex au sujet de sa parentalité et de voir comment c'était reçu par le futur couple de parent. Elle s'est ainsi comportée en « prêtre » au vu de son expérience conjuguant transsexualité et parenté. Alex donnait alors quelques conseils à Ambrine et Sarah sur leur futur rôle.

- **NATHALIE**

Nathalie est membre de SC, je l'ai donc contacté par le biais de Justine et Ode qui l'avait préalablement mise au courant de mon éventuelle démarche auprès de la famille. Après plusieurs mails, nous avons pu nous rencontrer chez elle le 18 février à côté de Grenoble. Elle m'avait effectivement invité à passer la journée dans sa famille. Nathalie est en début de parcours MTF. Elle est mariée à Claudine et ont une fille, Lolita, âgée de neuf ans. Clara, fille de Claudine, a dix-sept ans et vit également dans ce cercle familial depuis ses quatre ans.

Lorsque je suis arrivée à la gare du village, Nathalie m'attendait dans sa voiture. Elle m'avait dit qu'elle porterait un bandana rouge pour que je puisse la reconnaître facilement. Nous nous sommes donc vite trouvées et nous sommes allées à son domicile non loin de la gare. Durant le trajet, nous avons commencé à discuter afin de « briser la glace ». Etant en

début de parcours, elle ressemblait plus à un homme efféminé qu'à une femme. Elle m'a confié qu'elle suivait un traitement contre la calvitie, détail qui la taraude effectivement au vu des représentations de la chevelure pour une femme. Elle a également commencé une épilation au laser qui est très douloureuse. Elle était habillée d'un jean blanc moulant et d'une sorte de tunique large et décolletée. Nous avons discuté de sa famille et elle m'en a présenté les différents membres par une rapide description.

Lorsque nous sommes arrivées chez elle, il y avait uniquement Clara et un ami de Nathalie. Nous avons pris un café en attendant que Claudine et la petite reviennent des courses. J'ai ainsi été présentée à tout ce petit monde qui était bien évidemment au courant de ma venue. Nathalie m'a appris qu'elle avait invité une amie qui est parent MTF afin que je puisse aussi discuter avec elle. Le repas fut convivial et nous étions nombreux puisqu'il y avait Nathalie, son épouse, Lolita, Clara, son ami et la fiancée de ce dernier ainsi que Céline avec qui j'aurais un entretien dans l'après-midi. Nous avons mangé tranquillement tout en discutant de ce que je faisais et de tout un tas de choses banales que l'on peut dire autour d'un bon repas.

Il était intéressant d'observer les différents gestes et paroles de chacun : Nathalie s'afférait au fourneau tandis que Claudine était assise avec moi autour de l'apéritif. Cette dernière alternait entre le prénom féminin et le prénom masculin (Philippe) de Nathalie lorsqu'elle lui parlait. Mais elle n'était pas la seule à « se tromper », les filles aussi commettaient cette faute de genre grammatical. Lolita, la petite dernière, appelait son père parce que l'on dit communément dans toute famille, à savoir « papa ». À la fin du repas, elle se jeta sur son père afin d'avoir un gros câlin. Un moment partagé dans une famille qui apprend à concilier le changement du « père » tout en restant unie et ordinaire.

Claudine sera la seule des conjointes qui aura la gentillesse de m'écrire par la suite. L'entretien qui dure un peu plus d'une heure se déroule dans le bureau de Nathalie. En effet, elle travaille chez elle puisqu'elle est graphiste et conceptrice de site Internet.

- **CELINE**

Je rencontre Céline par hasard ou presque puisque c'est lors de mon entretien prévu avec Nathalie que celle-ci me la présente. Je ne connais donc pas Céline et je sais simplement, après une présentation rapide faite par Nathalie, qu'elle est MTF en début de parcours. C'est une voisine et amie de la famille. C'est au moment de l'apéritif que Céline arrive avec un gâteau

dans les mains. Elle est grande, porte une perruque de cheveux mi-longs noirs, une jupe blanche et un pull-over de couleur mauve. Après s'être installées autour de la table pour commencer le déjeuner, nous entamons la conversation et j'apprends qu'elle est divorcée et père de quatre enfants. J'apprendrai durant l'entretien que ses deux premiers enfants, âgés respectivement de 30 et 28 ans, sont issus de son premier mariage. Les deux derniers étant ceux de sa deuxième union.

C'est la première personne avec qui je n'ai pas eu la sensation d'être avec « une femme ». A la différence d'autres personnes MTF que j'ai pu rencontrées, Céline me paraissait très masculine. Son apparente féminité me donnait une impression de faux. Je n'arrivais pas à faire abstraction de son côté travesti et je devais réfléchir à deux fois avant de lui adresser la parole.

Malgré ce début quelque peu dérangeant, j'ai réussi à ne pas me tromper dans le genre grammatical lors de l'entretien. Ceci étant, durant une heure, j'ai été un petit peu déçue par son discours. J'avais l'impression d'avoir à faire à un flot de paroles formaté et préconstruit : tout allait bien. Ce « trop bien faire » faisait que son discours me paraissait ni naturel, ni spontané. J'ai donc appris le strict minimum de sa vie. Elle changeait de sujet et coupait souvent court à la discussion lorsqu'il s'agissait de parler de ses relations familiales.

- **ANNABELLE**

Annabelle est une amie de Clara - rencontrée l'an passé lors du salon de l'homosocialité à Marseille où elle représentait l'association CARITIG- et a répondu volontiers à cette dernière en m'écrivant un mail pour une éventuelle rencontre à Paris. Elle est MTF en début de parcours (hormonothérapie) et mariée à Bérengère depuis une vingtaine d'années. Leur fils, âgé de douze ans, ne se doute de rien au sujet de son père et son épouse « fait comme si » Annabelle était toujours « le » même. Malgré une relative évolution de la part de Bérengère vis-à-vis de son mari – elle recommence à lui parler – elles ont entamé une procédure de divorce. Le véritable souci pour Annabelle est son fils et elle me met d'ailleurs en garde dans son message pour respecter son anonymat. Elle me fait part également de son statut professionnel : elle a démissionné ou plutôt « arrangé » son départ de l'entreprise dans laquelle elle était président directeur général. Je sais aussi qu'elle a choisi son prénom féminin car il correspondait à sa tranche d'âge.

Nous avons rendez-vous devant le Virgin des Champs-Élysées aux alentours de midi. Elle arrive et nous rejoignons directement sa voiture afin de déjeuner dans un restaurant du Marais. L'entretien se déroule ainsi dans le restaurant et ce n'est pas évident de discuter car il y a beaucoup de monde autour de nous. Annabelle sera très à l'écoute de mes propos quant à la manière dont les autres personnes que j'ai pu rencontrer ont pu joindre leur vie de famille et leur transition. Annabelle est en effet au tout début de son parcours et elle est très inquiète voire anxieuse pour la suite des événements avec sa femme et son fils. Nous passerons la suite de l'après midi dans un café où elle me présentera des amies également transsexuelles. Je pourrai alors me rendre compte de l'état d'esprit du « milieu militant parisien ».

En définitive, lorsque nous établissons un récapitulatif de la situation des enquêtés, « l'échantillon » peut se résumer ainsi : j'ai rencontré huit MTF et un FTM avec des situations familiales assez diverses¹³.

Au fur et à mesure que je rencontrais ces personnes, nombres d'entre elles se sont proposées de faire part de leurs réactions quant à ma venue chez eux. La représentation de la chercheuse par « ses » informateurs et informatrices est aussi l'occasion de vous exposer désormais ce qu'il en a été pour elles.

2. Postures de recherche

Etudier des familles engagées à s'impliquer intimement auprès de ses membres et suppose ainsi « la mise en œuvre d'un certain nombre de qualités personnelles » (Beaud, Weber, 1997 : 25). Ceci est bien évidemment valable pour la majorité des enquêtes ethnographiques mais lorsqu'il s'agit de parler d'événements familiaux comme de sexualité, nous touchons là un degré d'intimité exacerbé. Parler de soi sans appréhension ou peur du jugement ne va justement pas de soi et dépend pour beaucoup du positionnement de la chercheuse.

Je parlais sur le terrain avec mes *a priori* et surtout avec des catégories bien établies quant à ce qui fait une femme et un homme. Bien que je ne doutais pas de la faisabilité d'un être « tenable » grâce à la chirurgie, je m'inquiétais tout de même de mon premier regard posé

¹³ Cf. Annexe 1 : « Tableau récapitulatif des informateurs »

sur la personne. J'avais peur d'avoir une vision insistante que la personne pourrait alors ressentir tel un « décryptage » des moindres détails de son physique.

L'apprentie ethnologue ne pouvait ainsi faire abstraction de ses propres préjugés face à l'autre. L'impossible neutralité qu'impliquent de telles interactions – non pas qu'elles soient extraordinaires mais peu communes en leurs formes – doit donc être une source d'informations. La situation qu'elle créait du seul fait de sa présence engage cette dernière à réfléchir sur ce qu'elle provoque et nécessite un retour sur elle-même.

La perception péjorative à l'égard de Céline reflète ainsi le malaise éprouvé lorsqu'on est confronté à une personne qui ne rentre pas dans les « standards » de la féminité. Elle me renvoyait en effet à l'image du travesti bien plus qu'à celle d'une femme. Céline ne correspondait donc pas à mes attentes quant son physique. Jusque là, je n'avais pas été confrontée à ce genre de situation. En effet, toutes les personnes que j'avais rencontré étaient toutes en « adéquation » avec mes catégories et attributs « genrés » lentement intégrés au fur et à mesure de mon existence bien que je me pensais bien plus « ouverte » d'esprit. Mais ici, alors que je me devais d'être respectueuse envers Céline, la situation était d'autant plus insoutenable que son discours n'était pas aussi naturel et libre que ceux des autres personnes. Je n'avais pas l'impression de recevoir un récit de vie tant ses paroles s'enchaînaient de manière « mécaniques ». Je devais donc tant bien que mal prendre mon « mal » en patience et être à l'écoute de ses dires tout en réfléchissant à la façon de m'exprimer.

Outre ce trouble situationnel, je devais, à chaque fois, prendre en compte un élément décisif quant à mon approche discursive. En effet, lorsque nous rencontrons des personnes qui sont dans « l'entre-deux », à l'exemple de Nathalie, Annabelle ou encore Eric, il faut prêter aussi une attention toute particulière à la nomination et au genre grammatical usités. Je devais donc m'adapter à la façon dont les informateurs se disaient. Souvent lorsqu'ils et elles relatent des souvenirs, ils-elles peuvent se nommer en fonction de leur « sexe » de l'époque notamment quand il s'agit d'impliquer des partenaires, une situation conjugale ou familiale. Le genre grammatical n'est donc pas celui du présent et cela m'a entraîné parfois à continuer de parler sur le même mode du passé. Mais cela est vite signifié par la personne en face d'elle. Je vous donnerai deux exemples où je me suis retrouvée dans une telle situation.

Alors que nous discutons avec Eric de sa découverte de personnes FTM, je me trompe de genre grammatical et il me le fait gentiment remarquer. En voici l'extrait :

« E : Et donc après, j'ai contacté l'ASB, tout ça, donc, là, j'ai su que ça existait mais, au départ, non, il n'y avait rien sur le fait...

M : T'as commencé à contacter l'ASB toute jeune en fait ? [Oups ! Je viens d'utiliser le féminin...]

E : Ouè. [Il s'adresse directement au dictaphone en criant] je voudrais lui dire un truc qui va lui faire mal, je peux lui dire tout de suite ou faut que j'attende qu'elle fasse pause ? Parce qu'elle m'énerve, quand t'arrêteras de mettre des « e » au bout de tous les adjectifs que tu emploies, peut-être que je finirai de causer dans ce truc là !

M : Je viens juste de la faire mais c'est tout !

E : Tu n'arrêtes pas !

M : C'est vrai ?

E : Elle m'a énervé, je lui dis ! Elle s'est pas fâchée, ça va ! [Rires]

M : Excuse moi...

E : C'est pas grave. Et donc, ouè, à dix huit ans, j'ai commencé de, voir des bouquins, lire des trucs, regarder des reportages et de discuter avec des gens qui avaient entendu parler de trans ou qui avaient un trans dans leur entourage. »

Autre personne, autre situation : Alex me raconte une de ces histoires de couple.

« A : Voilà, tous les deux parce que c'était garçon et fille. A part que, il y a avait toujours la petite graine au fond de moi, le petit truc qui me disait : ' Mais t'es pas à ta place là ! C'est pas toi. C'est pas complètement toi. C'est bien, j'ai vécu de belles choses. Ça aussi, c'est un truc que je voulais dire, c'est que, tu vois, je n'occulte pas par rapport à un passé d'avant. Non, j'ai vécu des choses très belles en tant que garçon quoi.

[...]

M : Donc, là, à l'époque, t'étais éducateur ?

A : Oui, je faisais de l'animation dans, alors maintenant, j'ai mis tout au féminin.

M : D'accord.

A : Même dans le passé. Le « tous les deux » parce que dans une relation homme/femme ; alors j'étais animatrice à la MJC, je bossais là-bas quoi. »

Malgré ces divergences grammaticales et attentes quant à l'hexis corporel des personnes, j'élaborais des stratégies afin de nuancer mes émotions à l'écoute des récits de vie. Il fallait alors négocier entre le professionnel et le personnel. Certes, il s'agissait de pratiquer une anthropologie du proche puisque les personnes partagent la même langue, la même culture et

vivent dans le même pays. Mais ces différents éléments que l'ethnologue des « sociétés exotiques » n'a pas à affronter peut être aussi source de déstabilisation pour celui ou celle qui s'intéresse à sa société. Dans ce cas, on peut évidemment se dire qu'il est plus facile d'accéder au terrain et de recueillir des données. Mais il est toujours nécessaire de modifier notre regard et à défaut de mener une enquête par *dépaysement*, je m'engageais dans celle de la *distanciation* pour reprendre les termes consacrés. Prendre de la distance vis-à-vis de la vie des gens n'est pas chose simple lorsqu'ils partagent le même mode de vie que la chercheuse. Parallèlement, la situation familiale que je « regardais » n'était pas non plus si proche de la mienne ou celle de la plupart des français. Ainsi, il fallait jongler entre un regard familier de choses banales du quotidien de ces familles et un regard éloigné pour en déduire des significations anthropologiques.

Cette tension entre familiarité et étrangeté (Beaud, Weber, *op.cit.* : 47) n'est donc pas si évidente à gérer lorsqu'il s'agit de la plus connue des formes d'interactions, à savoir celle de la parenté. Comprendre ce qui se passe doit donc passer par des allers-retours entre soi et les autres mais aussi entre les différents rôles de la chercheuse.

Je m'engageais intimement auprès des gens mais je devais aussi revenir sur ce que je représentais. Suite aux différents entretiens effectués, Ode et Justine ont pu alors se rendre compte de ma bienveillance à l'égard de leurs amis et m'ont proposé de participer aux UEEH 2006 afin de faire un atelier et présenter ma recherche. J'étais ainsi prise à partie afin de montrer une réalité mais certaines personnes ne voyaient pas cette intervention d'un « bon œil » car je n'étais pas « concernée ». Pourquoi une étudiante non transsexuelle se permet de parler à « notre » place ? Tel était leur raisonnement lors de la préparation des différentes interventions. Bien évidemment, je ne l'ai su qu'après mais je pouvais ainsi me rendre compte concrètement de ma position en tant qu'étudiante « étrangère » au groupe. Ceci étant, mon intervention a intéressé plusieurs personnes et ce fut une expérience d'autant plus riche qu'elle a permis à certaines de se dévoiler et de parler sincèrement de leur situation peu « banale ». Cet atelier fut aussi l'occasion de rencontrer des personnes qui se sont confiées et qui me demandait des « conseils » quant à l'approche qu'ils devraient avoir avec leurs enfants et conjoints puisque je m'y « connaissais ». J'endossais alors le rôle de « conseillère familiale » bien que je ne me donnais à aucun moment ce titre là. Chemin faisant, chaque personne qui m'a ainsi rencontré attendait avec impatience le résultat de « mon enquête » pour se rendre compte, effectivement, de ce pourquoi j'étais allée « fouiner » dans leur intimité.